

**JOURNEE DE PROSPECTIVE DU 16 FEVRIER 2000
COMMUNAUTE URBAINE DE LYON**

LES POLITIQUES CULTURELLES

VISION PROSPECTIVE ET PANORAMIQUE DES ENJEUX DE LA CULTURE

Denis Cerclet

**IUP « Métiers des Arts et de la Culture »
Centre de recherches et d'études anthropologiques
Université Lumière-Lyon 2**

Pour prendre part à ce débat, il m'a semblé important de questionner, dans un premier temps, le terme de culture afin de ne pas avoir le sentiment de seulement succomber à une mode qui voudrait que la culture soit bonne à tout faire.

Je retiendrai, à l'exemple de Raymond Williams¹, trois acceptions du terme culture.

La première rejoint la notion de cultivé. C'est la culture en tant que sanctuaire où sont rassemblées les valeurs les plus hautes de l'humanité. Cette acception est de toute évidence ethnocentrique puisque les valeurs suprêmes d'une société sont élevées au rang d'universel et d'absolu. Le cultivé s'oppose au barbare et au philistin et produit de l'exclusion.

La deuxième aborde la culture par les œuvres intellectuelles et d'imagination. Là, deux tendances s'affrontent : l'une qui ne s'intéresse qu'aux œuvres les plus méritoires et l'on rejoint la première catégorie ; l'autre, prend en compte l'ensemble des arts sans qu'*a priori* il y ait de distinction entre l'opéra et le hip hop, le Louvre et une friche industrielle, l'artiste et l'industrie. Ici les objets sont culturels parce qu'ils sont à même de rendre compte d'une intelligence humaine et de provoquer une émotion esthétique. L'art n'est plus dans les seules académies ; il est aussi dans les rues, les champs, les zones industrielles.

La troisième rejoint la culture au sens anthropologique. Elle est ce qui permet aux individus qui appartiennent à une société de penser et d'agir un mode particulier de relation au monde. La culture est alors omniprésente. Il n'est pas une action, pas une pensée qui ne lui soit redevable. Dans ce cas, culture est à mettre au pluriel car il y a autant de cultures qu'il y a de rapports au monde : cultures professionnelles, confessionnelles, techniques, ethniques, communautaires, de classe d'âge, etc.

En résumé, la culture couvre un domaine très vaste qui s'étend du chef d'œuvre au geste le plus banal. Et si la culture est partout, les pratiques culturelles sont de tous les instants et rien ne les différencie du quotidien. A trop vouloir étendre notre objet, il risque fort de disparaître. Il nous faut trouver ce qui caractérise la culture qui nous intéresse aujourd'hui et en fait un domaine exemplaire.

¹ « The Analysis of Culture », *The long revolution*, Chatto & Windus, Londres, 1961

Pour cela, il faudrait que l'on réponde à deux questions. La première est : quelle différence y-a-t-il entre des individus qui marchent dans la rue et qui, subitement, se précipitent sous un abribus pour se protéger d'une averse et un groupe de danseurs qui agit de manière comparable sur une scène ? Ou quelle différence y-a-t-il entre des objets du quotidien et des objets de musées qu'ils soient d'art ou de société ? ; la seconde est : pourquoi une société recoure-t-elle à de tels artefacts ?

Depuis le geste le plus banal jusqu'au chef d'œuvre, il y a une continuité. On est dans la culture. Mais tout se vaut-il ? Ne procède-t-on pas à une sélection entre ce qui ne mobilise pas toute notre attention et ce qui nécessite une maximalisation de l'attention cognitive ; entre l'objet utilitaire que l'on prend machinalement et dont le seul intérêt est de pouvoir servir de manière efficace et l'œuvre d'art. Comme il y a des lieux et des hauts-lieux, il y a des gestes que l'on voit à peine et qui se perdent dans le quotidien et d'autres qui nous bouleversent et qui s'inscrivent dans nos mémoires parce qu'ils nous permettent de développer nos compétences d'interprétation du monde dans lequel on vit.

Dans certaines sociétés les mythes ou de grandes idéologies ont pour rôle de publiciser ce autour de quoi chacun peut imaginer les modalités et les formes de l'action et de la pensée. Dans nos sociétés contemporaines, l'art et la culture semblent remplir cette fonction. C'est la raison pour laquelle elles vont les privilégier pour en faire l'instrument du maintien à la fois du collectif et de la succession des temps. Mais l'art et la culture ne peuvent agir ainsi qu'en se distinguant du quotidien. Si ces significations sont là, immédiatement présentes, le risque est grand de les oublier en chemin. Alors la société, afin d'éviter une amnésie collective, prévoit d'ancrer ses valeurs dans des objets ou des événements exemplaires accessibles au public, visibles de tous. Et c'est bien dans cette construction de l'exemplarité que des perspectives acquièrent une dimension collective et contribuent au partage de références – voire d'expériences – communes sans lesquelles il n'y a ni pensée collective ni action collective.

Pour bien comprendre les enjeux actuels de la culture, il me semble important de dire quelques mots de la transformation de nos façons d'appréhender le monde. Dans la pensée classique, le monde est pensé comme une totalité organisée autour d'un centre unifiant. Ainsi la société est conçue à l'image d'un corps avec à sa tête l'Etat et dont la limite fonctionne comme une frontière qui sépare le dedans du dehors et détermine des territoires. Aujourd'hui, le maître mot est relativisme. Non seulement en raison de la décentralisation mais aussi parce que nous assistons à un émiettement du corps social en regroupements fondés sur des similitudes de goûts, de pratiques, de projets. La différence entre ces deux modèles peut être illustrée par celle qui existe entre la ballet classique construit autour du danseur étoile et la danse contemporaine caractérisée par la diversité de profil des danseurs et la multiplication des actions qui se déroulent dans un même espace-temps.

Ces transformations ont des effets à l'échelle de l'espace urbain. Les analystes du phénomène urbain contemporain montrent que les anciennes conceptions de la ville, du politique, de l'intégration, de l'identité et des territoires ne parviennent plus à endiguer des stratégies de sécession. Même si la situation ne paraît pas comparable avec les *gated communities* nord américaines, les transformations observées en matière de regroupements qui relèvent autant d'affinités que d'exclusion, sont préoccupantes. Marie-Christine Jaillet² remarque que « s'ils ne refusent pas d'entrer en relation avec autrui, en revanche les habitants de la "ville émergente" se refusent à être des citoyens au sens où ils s'abstraient de toute confrontation à l'altérité et à tout apprentissage d'un accommodement à cette altérité.

² JAILLET M.-C (1999) « Peut-on parler de sécession urbaine à propos des villes européennes ? », *Esprit*, novembre, 145-167, 157-158.

Or c'est bien ce "vivre ensemble" qui fonde l'expérience de la "citadinité", même si ce n'est que dans les espaces publics, et qui contribue à produire non pas de la socialité seulement, mais une société, c'est-à-dire une capacité collective à faire tenir ensemble des groupes fortement différenciés ».

La culture se voit confier une nouvelle mission dans le cadre de la politique de la ville comme partout où il y a risque de rupture : la prison, l'hôpital, l'université, le monde rural ... A juste titre, me semble-t-il, et cela en raison de la haute densité symbolique de l'œuvre d'art. Mais le risque est grand, en faisant intervenir des artistes dans les quartiers, de contribuer à la stigmatisation de certaines populations. L'effet serait contraire à celui recherché.

Alors qu'une véritable prise en compte des enjeux de la culture et des transformations en cours devraient nous conduire à reposer les façons que nous avons d'aborder la ville, le territoire, la société et, par là, les politiques culturelles.

Tout d'abord, l'intercommunalité ne doit pas être conçue comme un échelon supplémentaire des collectivités territoriales dont les compétences et les limites seraient posées une fois pour toute. Avec l'intercommunalité, on entre dans une logique de processus, dans un mode de gestion fondé sur une dynamique des échanges et des circulations car la réalité de la société aussi bien dans sa composition que dans ses usages dépasse les limites communales. Le territoire n'est plus délimité par des objets mais il devient une construction à durée et à géométrie variables de l'espace élaboré dans le cadre d'un projet politique, je dirai même un projet de société, dont l'ambition est de façonner la réalité par des actions et des événements. Tout est en mouvement, continuellement. Et c'est l'organisation de ce mouvement qu'il importe de privilégier.

Mais, dans les cas de sécessions urbaines, ce sont les échanges qui sont en péril. Le lien social n'est pas globalement défait car on observe des relations qui se nouent en de multiples occasions mais le plus souvent celles-ci concernent des individus qui se reconnaissent des proximités d'origine, de génération, de profession ... De la même façon, l'espace urbain est rempli de culs de sac, d'impasses ; des frontières s'imposent ça et là. Et, à force de vivre dans leur petit monde, les individus s'enferment dans leur culture et perdent leur capacité d'interpréter ce qu'ils ne sont pas. Christian Berner écrivait, à propos de l'herméneutique de Schleiermacher³, « Jamais on ne comprend sans respect, considération de l'altérité de l'autre, et donc sans réceptivité à l'autre. [...] Comprendre en sa dimension herméneutique est donc reconnaissance de l'autre dans une communauté qui est la prémisse de la possibilité de comprendre. [...] Le sentiment pour l'étranger n'a de sens que joint à la possibilité d'une communauté, c'est-à-dire d'un commerce, d'un échange avec lui. » Et Marcel Gauchet⁴ notait la « difficulté infinie de s'assurer de ce que l'on est quand votre identité cesse de vous être dite d'ailleurs, par d'autres ». Tout cela pour dire que le malaise social ne touche pas que les « quartiers » mais la société dans son ensemble. Il importe de renouer les espaces, d'organiser de grands moments collectifs propices aux échanges, d'entrer dans une logique de l'événement au détriment d'une logique de l'équipement. On passe dès lors de l'objet au projet et du public à la population. Le projet est une forme de mise en perspective, d'élaboration, dans un temps plus ou moins long, de modes d'actions en commun. Il doit être avant tout le reflet d'un projet de société, d'une utopie capable d'orienter l'action collective selon un système de valeurs. Dans ce cas, la notion de public est bien trop restreinte car il lui manque une dimension politique.

³ BERNER Ch. (1995) *La philosophie de Schleiermacher*. « Herméneutique », « Dialectique », « Ethique », Editions du Cerf, 65.

⁴ GAUCHET M. (1985) *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, 239.

La culture peut effectivement jouer un rôle dans le rétablissement des rencontres et des confrontations car elle est empreinte de ritualité. Les rassemblements quels qu'ils soient permettent aux individus de prendre la mesure de la société à la fois dans son unité et dans sa diversité⁵.

Les pratiques culturelles initient à la diversité : Michel Makarius écrit à propos de la jouissance en tant que plaisir esthétique qu'elle est « *ce processus par lequel un sujet reconnaît un autre sujet*. On peut – on doit – encore affiner les termes de cette proposition en disant que la jouissance est ce processus par lequel *un sujet se reconnaît dans l'autre comme sujet ou encore que l'autre vous reconnaît comme sujet*. Bref, que la jouissance est une subjectivité partagée et la conscience de ce partage »⁶.

Le lieu le plus favorable à l'exercice de la diversité est l'espace public. Selon Etienne Tassin⁷, « L'espace est public quand il n'est plus commun, quand il ne se donne plus dans une communauté tendancielle proximale. [...] Il est le lieu institué d'un vivre ensemble qui lie la pluralité des communautés particulières, qui fait accéder les mondes vécus à une visibilité politique et qui, maintenant les lieux communs dans leurs intervalles et leurs connexions, donne existence à un monde commun ». Il s'agit donc d'un espace de débat parce que le lien s'accompagne de la séparation ou, plus justement, la séparation s'accompagne d'un lien. Il n'a pas pour fonction de réduire la diversité des opinions à une seule comme dans l'espace communautaire et il permet à chacun de reconnaître l'existence sociale, culturelle et politique de l'autre.

Pour conclure, j'insisterai sur les transformations que nous vivons et qui nous imposent de penser et agir autrement. Mais cela n'ira pas sans difficulté car il importe de remettre en cause toutes nos évidences et c'est bien me semble-t-il la finalité de ces journées de prospective.

⁵ Mais il est un danger auquel il faut prêter attention : les émotions collectives peuvent conduire au pire si les esthétiques qui les provoquent sont chargées de significations politiquement contestables.

⁶ MAKARIUS M. (1993) « Au plaisir des œuvres », *L'art est-il une connaissance ?*, Le Monde éditions, 32.

⁷ TASSIN E. (1991) « Espace public et communauté », *Hermès*, 10, 21-37.